Arbres du Mantois, témoins des hommes et des faits

Par Paul Roche

La Société des Amis du Mantois a bien voulu accepter ma proposition d'une communication d'un genre assez rarement présenté. C'est plutôt un travail de synthèse en ce qui a trait à la documentation; la part que j'y ai apportée se bornant généralement à la recherche des sujets étudiés et à la liaison des éléments documentaires. Aussi dois-je, dès l'abord remercier toutes les personnes qui m'ont aidé de leurs conseils et de leurs renseignements[1].

Je désire vous présenter des rapports différents de ceux contenus dans la causerie du 12 avril 1959 faite par le regretté M. Potié sur « Quelques curiosités végétales dans le Mantois ». Ce sont ceux entre le Règne Végétal et l'Humanité, entre l'arbre sédentaire et les hommes au passage si rapide ou les événements dont le rythme est parfois si précipité. Nous parlerons objectivement de quelques sujets remarquables et nous évoquerons quelques hommes connus ou célèbres dont le souvenir est lié à l'existence de ces arbres. Cette conjonction de vies, pour curieuse qu'elle soit, sera peut-être fructueuse en réflexions intéressantes ou instructives.

L'objet de cette étude se limite au Mantois, tel que le conçoit notre Société (ancien arrondissement de Mantes).

Si l'on excepte les *Marronniers* de l'ancien Hôtel de la Cathédrale et les *sept rejets d'un même tronc*, de l'ancienne Institution Tonnenx, à Mantes, toujours florissants malgré les bombes de 1944 et leur enfouissement sous plusieurs mètres de terres rapportées; si l'on trouve trop jeune le *Séquoia* de l'école des frères Lumière planté vraisemblablement à la fin du XIX^e^ siècle et auquel l'orage céleste a ôté la cime que les bombes du 11 juin 1944 avaient épargnée, notre « Ville jolie », pour commencer par elle, ne possède probablement plus d'autre arbre historique que le « *demi-chêne* ar-

---

Cette communication, proposée sous ce format par le site *Mantes histoire*, fut présentée lors de la séance des Amis du Mantois du 07/10/1966, puis publiée sous cette référence:

Roche (Paul), *Arbres du Mantois, témoins des hommes et des faits*. Le Mantois 16 — 1966: Bulletin de la Société « Les Amis du Mantois » (nouvelle série). Mantes-la-Jolie, Imprimerie Mantaise, 1966, p. 29-37.

[1] Je dois particulièrement remercier M. Héricourt à qui nous devons la série de jolies vues en couleurs projetées pendant la séance.

raché portant trois glands d'or » figurant dans ses armes avec « la demi-fleur de lys d'or » et la devise « Ex Utroque » (Des deux à la fois). Ces armes rappellent aux Mantais d'aujourd'hui l'origine ancienne, druidique et royale de leur ville, dont le nom, sous la forme de Mantela, semble apparaître pour la première fois en 512, à l'occasion de la venue, ici, de saint Paterne (ou saint Per), évêque d'Avranches, sur la demande du roi Childebert. Un enfant, nommé Milevus, qui avait été piqué par un serpent fut guéri par le saint (Adr. Baillet, *Vie de saint Paterne*).

Bien que le premier sceau de la ville avec une demi-fleur de lys et un demi-chêne n'apparaisse qu'en 1307, la tradition, dont Chrestien se fait l'écho dans sa « Chronique », rapporte que les habitants de Mante se font gloire d'avoir beaucoup collaboré à la reprise du château par le roi Louis VI et qu'ils en eurent pour récompense la demi-fleur de lys qui fut adjointe à la branche de chêne chargée de trois glands d'or. Cela serait un témoignage de l'ancienneté des armes de Mantes, le règne de Louis VI s'étendant de 1108 à 1137[2].

Il reste encore le souvenir, rappelé par M. Potié, le 15 mai 1960, de l'*Arbre de la Liberté*, planté à Mantes devant la maison commune, le 1er frimaire an II (21 novembre 1793). C'était « un peuplier bien droit et de belle venue » qui avait été choisi entre les ponts de Mantes et de Limay pour en remplacer un précédent, voué à la même Liberté et dont la tête, brisée par une bourrasque, avait chu dans le bassin de la fontaine de 1520. (Cette fontaine de Nicolas Debrosse devait avoir bien des avatars au cours des siècles!) La plantation du peuplier fut l'occasion d'une fête révolutionnaire à laquelle participèrent, outre la municipalité, le conseil de la commune et le comité de surveillance révolutionnaire, escortés de la garde nationale de la musique, de nombreux citoyens et de « vrais sans-culottes, amis de la Liberté », qui le portèrent sur leurs épaules, à tour de rôle. Un bûcher, composé des objets de culte, livres d'église, des titres féodaux, des livres terriers des seigneurs, etc., fut allumé par le citoyen Delion, maire, en présence du curé assermenté Harasse et des autres prêtres de l'église que les sans-culottes avaient contraints de venir et coiffés du bonnet rouge. Les citoyens et citoyennes dansèrent autour du bûcher aux cris de : « Vive la République » et « Mort aux Tyrans », « La Liberté ou la Mort » !

L'histoire de Mantes cite le nom de plusieurs barons de Mauvoisin et de ducs de Sully comme vicomtes de Mantes ou gouverneurs de notre ville ; nous ne sommes donc pas dépaysés en allant à Rosny.

---

[2] La prévôté de Mantes comptait pour repères de ses limites l'*Orme de l'Épervier*, à Jouy-Mauvoisin et l'*Orme de la Couarée*, à Guerville.

Nous connaissons tous – ou presque – l'intéressant château de Rosny, situé au bord de la Seine, à hauteur de l'endroit où les Américains la franchirent le 20 août 1944. Il est dominé par les coteaux qui portent la forêt de Rosny et les bois de Beauvoyer et de Beuron. La belle perspective dont on jouit en quittant la route nationale est dans l'axe d'une voie romaine dont les dalles sont encore visibles. Les alignements d'arbres et les allées droites aperçus sitôt franchie la magnifique grille d'époque Louis XV, sont également du XVIII^e siècle. Depuis 1955, on visite seulement le château, mais plus le parc, et c'est dommage car il renferme ou contenait plusieurs arbres anciens plantés par des personnages historiques ou les évoquant. Je dois donc me reporter à des souvenirs personnels se rattachant à une visite faite avec notre Société en 1954 et à la documentation que l'on trouve au château ainsi qu'à l'ouvrage de l'abbé Thomas sur Rosny.

Rosny. – Le cèdre de Malesherbes

La terrasse en bordure de Seine compte encore quelques Ormes du temps de Sully, ceux-là mêmes qu'Henri IV admirait en 1603 en disant à son ministre: « Ah! mon ami, quels beaux ombrages vous aurez-là dans 200 ans.» L'Orme était l'arbre favori de Sully qui en plantait partout, et le roi aimait à le taquiner pour cette préférence. L'autre allée, parallèle à la route de Rouen, fut plantée de Tilleuls par M. de Sénozan, au XVIII^e siècle. Elle est cependant appelée aujourd'hui « Allée de Sully ». Les deux arbres qui nous retiendront le plus sont: le «*Cèdre de Malesherbes*» qui subsiste fort heureusement, plein de vigueur et de longévité encore espérée, et l' « *Acacia*» (plutôt le Robinier) d'Olivier de Serres, aujourd'hui disparu.

Le Cèdre, planté par Malesherbes, aurait, actuellement, 9 mètres de circonférence (sans doute au sol) bien que les cèdres plantés en France par Bernard de Jussieu, en 1734, l'un au bas du Labyrinthe du Jardin des Plantes, l'autre à Noisy-le-Roi, près de la route de Versailles, soient loin de cette grosseur à 1,30 m du sol. Celui du Labyrinthe a 4 mètres de circonférence. Pour celui de Noisy-le-Roi, je l'ai mensuré le 17 août 1966, à 1,30 m du sol il fait 4,63 m de circonférence. La beauté de celui de Rosny réside en ce que ses basses branches n'ont pas été coupées, sauf évidemment le bois mort. La proximité du lit de la Seine doit être favorable à ses racines. Ainsi comme le Cèdre de l'Écriture :

« à la belle ramure, à l'ombrage épais, à la taille élevée
« et ayant sa cime dans les nues.
« Les eaux l'avaient fait croître,
.....
« C'est pourquoi sa taille s'élevait
« plus haute que les arbres des champs,
« ses branches avaient grandi
« ses rameaux s'étaient allongés
« grâce aux eaux abondantes du temps de sa croissance
« Dans ses branches, tous les oiseaux du ciel nichaient,
« sous ses rameaux mettaient bas tous les animaux des champs.»

(Ézéchiel XXI, 4, 5, 6.)

Il occupe tout le retour nord-ouest de la façade au couchant depuis le grand escalier jusqu'à l'angle nord. On le voit par les fenêtres du salon du bord de l'eau.

Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, qui le planta, était né à Paris en 1721 en l'hôtel de la rue des Francs-Bourgeois : Il était frère de Nicole de Malesherbes, mariée à Jean-Antoine de Senozan, conseiller, puis Président du Parlement de Paris, et fils du comte François-Olivier de Senozan, qui avait acquis le 10 décembre 1718, pour 500 000 livres, le château et la seigneurie de Rosny, au dernier Béthune de Rosny, sans postérité.

Fils du chancelier Guillaume de Lamoignon, M. de Malesherbes fut d'abord conseiller au Parlement et, en 1750, Président de la Cour des Aides. Son esprit tolérant lui fit, en tant que directeur de la librairie, favoriser la publication de l'Encyclopédie, qui continua d'être imprimée malgré la détention de d'Alembert à Vincennes, cela grâce à l'appui clandestin de M^me^ de Pompadour et du lieutenant de police Sartines. Comme Président de la Cour des Aides, il ne craignit pas d'adresser des remontrances au Roi au sujet des impôts nouveaux et prit position contre le « Parlement

Maupeou ». Cette attitude le fit éloigner de Paris. À l'avènement de Louis XVI, il fut rappelé et devint ministre de la Maison du Roi. Cela ne l'empêcha pas de s'élever encore contre les lettres de cachet et les dépenses excessives. Les intrigues de Cour l'amenèrent à démissionner de ce nouveau poste. C'est à ce moment qu'il parcourut l'Europe sous le pseudonyme de « M. Guillaume » ou vécut en gentilhomme campagnard. Bien que redevenu ministre d'État, il fut, de nouveau, impuissant à empêcher les intrigues et se retira une nouvelle fois. Le souci du devoir le ramène encore à son poste en juillet 1792 et, devant la Convention il assuma, avec Tronchet et de Sèze, la défense de Louis XVI. Moins d'un an après l'exécution du roi, il fut arrêté comme suspect et traduit devant le Tribunal révolutionnaire. Refusant de se défendre, il fut condamné à mort. Devant l'échafaud, il fit preuve d'un stoïcisme digne de l'Antiquité, et fut guillotiné (22 avril 1794) après plusieurs membres de sa famille. Malesherbes était de la grande lignée des Lamoignon dont l'ancêtre Guillaume avait inspiré « le Lutrin » à Boileau. Son fils, François-Chrétien, également Président du Parlement de Paris, reçut la célèbre « Épître VI » à Lamoignon (1667) qui immortalisa un des beaux sites de notre région et dont voici quelques vers :

« Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
« Et contre eux, la campagne est mon unique asile.
« Du lieu qui m'y retient, veux-tu voir le tableau ?
« C'est un petit village ou plutôt un hameau.
.....

Les vers qui suivent sont dans la mémoire de nombreux Mantais.

L'angle sud-ouest de la même façade était abrité par l'*Acacia* planté en 1603 par Olivier de Serres et qui périt au cours de l'hiver 1961 sous le poids de ses branches et de ses années. En 1929, il faisait 4,90 m de circonférence, et 25 m de haut. (Rev. Hortic. 1964.) Sa plantation fut faite pour commémorer une visite de Henri IV à Sully qui habitait le nouveau château de Rosny depuis 1599. Le roi était à Mantes avec la reine et leur suite. Il venait inspecter les plantations de mûriers qu'il voulait acclimater à Rosny pour l'élevage du ver à soie, malgré les critiques de Sully qui estimait les printemps trop froids pour le mûrier.

Le soir du 17 août 1603, un gros orage éclata et une inondation se produisit. Le ru d'Âpremont qui traversait alors le parc, déborda et l'eau envahit les cuisines du château, emportant même le souper. Devant la soudaineté du flot, le roi, craignant que l'on ait vidé quelque étang pour le noyer, quitta les lieux brusquement et la reine Marie de Médicis fut sauvée

par un paysan qui la prit sur ses épaules. Quoi qu'il en fût, les plantations de mûriers réussirent et Henri IV porta bientôt les premiers bas de soie de Rosny.

Nous avons dit que l' « Acacia » était un « Robinier » et nous appuyons cette opinion sur le fait que le véritable acacia, celui dont le bois servit à construire l'Arche d'Alliance, est un arbre méditerranéen qui n'aurait pu supporter la rigueur du climat séquanien jusqu'en 1961 (soit 358 ans), et sur cet autre fait qu'en 1601, Jean Robin, arboriste du roi, avait planté un « Robinier » pseudo-acacia sur la place Dauphine, qui fut transplanté, en 1635, par son fils, Vespasien Robin, au Jardin des Plantes où on le voit encore. Jean Robin avait également planté en 1601, un autre arbre de même espèce, près de l'église Saint-Julien-le-Pauvre où il vit encore, bien qu'ayant eu la tête brisée durant la guerre 1914-1918 par un obus de la « Grosse Bertha ». La circonférence de son tronc est actuellement de 3,45 m, à 1,30 m du sol (mesure personnelle). Ces deux Robiniers, rapportés du Canada, sont les deux plus vieux arbres de Paris.

Olivier de Serres importa en France plusieurs espèces de plantes : la garance, de Flandre ; le houblon, d'Angleterre ; le maïs et, surtout, le mûrier, d'Italie. En 1600, le roi l'avait appelé à Paris, où il composa son ouvrage : « La cueillette de la soie pour la nourriture des vers qui la font.» Auparavant, il avait transformé son domaine de Pradel-en-Vivarais, où il était né, en 1539, en une ferme modèle où les jachères étaient remplacées par les prairies artificielles. Son œuvre capitale fut : « Le Théâtre d'Agriculture.»

Nous ne pouvons, sans sortir du cadre de cette étude, consacrée essentiellement aux relations entre les Arbres et les Hommes illustres ou les Faits historiques, nous étendre davantage sur le château, les beaux meubles qu'il contient, ni les propriétaires successifs qui l'ont habité. Il y a là, depuis les Mauvoisin, les premiers seigneurs, jusqu'au Docteur Herz, qui y a créé un centre de rééducation fonctionnelle, toute une série très intéressante de recherches à entreprendre, mais cela est hors de notre propos.

Cependant, il nous faut parler du Chêne de Mademoiselle, planté dans le bois de Beuron au bord du chemin de la Cavée ou de Perdreauville, près des ruines du château de Beuron, qui est le lieu de naissance de Maximilien de Béthune, duc de Sully, le 13 décembre 1559. Les historiens disent que Sully est né à Rosny et ne se trompent pas, car, à cette époque, Beuron était compris dans le territoire de Rosny et il était la résidence de ses seigneurs depuis l'incendie du château de Rosny par les Anglais, en 1420. Ide de Saquainville, veuve de Jehan d'Ivry, tué à Azincourt (1415) ayant refusé

de se rendre, le château fut rasé (février 1420). Beuron est aujourd'hui un écart de Perdreauville. Les limites territoriales varient, mais les grands arbres ne bougent pas et rien ne peut empêcher ce qui s'est produit d'avoir existé, ni en effacer la réalité.

Beuron. – Le chêne de Mademoiselle

En venant d'Âpremont, après avoir franchi la voie ferrée Paris-Cherbourg au pont de Beauvoyer et suivi le chemin de Beuron, l'on aperçoit à droite d'un carrefour, ce magnifique *Chêne rouvre*, en face d'une coupe de pins.

La porte de Beuron est gardée par quatre beaux tilleuls, mais déplorons l'état dans lequel se trouve cette propriété fort ancienne. Beuron est cité dans une charte de 1168 (16 février) rappelant les donations faites au prieuré de Gassicourt par Raoul Mauvoisin et confirmées par cet acte. (Réf. M. Jacques Charles, de Serquigny, 17 juin 1959. Bulletin Amis du Mantois, n° 10).

Songeons qu'ainsi s'en vont les gloires du monde! Sully naquit ici. Il fut un grand ministre, grand serviteur de son roi et de son pays, acquitta en dix années deux cent millions de dettes avec un revenu de 35, et mit en réserve à la Bastille, 30 millions comptant. Le lieu qui le vit naître n'est plus depuis 1890 que ruines croulantes, envahies par les ronces!

Le chemin du Chêne va, sur la droite, vers Perdreauville; à gauche, vers Rosny. La récente autoroute de Normandie l'a coupé en-dessous de la Cavée. C'est dans ce chemin creux, qu'un jour, selon la tradition locale, Sully se promenant avec Henri IV, lui dit, montrant les paysans qui rentraient la moisson: «Sire, voilà des gens heureux; la moisson est belle, leur pain est

assuré pour l'hiver. — Je suis heureux de leur bonheur, repartit le roi. Ils sont assurés du lendemain, tandis que moi… » Était-ce un étrange pressentiment ? Et tandis qu'ils poursuivaient leur promenade, Sully reprit : « Ces paysans sont aussi de bons et braves soldats. N'oubliez pas, Sire, que labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France ! » Cette remarque était naturelle chez celui qui, en 1584, avait saigné à blanc les coupes de Beuron pour en verser en entier le produit (48 000 livres) au Béarnais alors dépourvu de tout.

Reposons-nous sous la majestueuse frondaison de ce vénérable chêne dont les branches s'étendent sur 15 m de rayon. Le tronc mesure 4,40 m de circonférence à 1,30 m du sol, et forme entre ses maîtresses branches, une sorte de fauteuil. Contons ici l'histoire de sa plantation. Le 13 mars 1590, Sully reçut à Beuron, un courrier du roi lui disant : « Ce sera pour demain, nous sommes si près les uns des autres que nous ne saurions plus dédire. » Le lendemain 14 mars, Mayenne, qui était retranché à Garennes, faisait attaquer la petite armée du roi de Navarre, cantonnée auprès d'Ivry. Au cours de cette rude journée, Sully qui avait rejoint en hâte eut deux chevaux blessés sous lui, et lui-même avait reçu un coup de lance à la jambe, un second coup avait traversé la main ; une balle lui avait troué la hanche et ressortit par le bas ventre. Il reçut encore un coup de pistolet dans la cuisse et un coup d'épée à la tête, tombant évanoui sur le champ de bataille. Revenu à lui, il acheta trente écus « un petit bidet » et se dirigea vers le château d'Anet pour se faire panser. En route, trois officiers de Mayenne se rendirent à lui. Le chirurgien d'Anet ferma la plaie de la hanche et pansa les autres blessures. Il apprit alors que Henri, victorieux, était parti à Beuron pour l'attendre. Dès le lendemain, il se fit mener par eau jusqu'à Pacy dont il était gouverneur, puis le 16, à Beuron, sur une civière faite de branches reliées de feuillards et « couvertes pour parade plus magnifique des casaques de ses prisonniers » (Mémoires de Sully). Sur le plateau de Beuron, il rencontra le roi qui chassait. Ce sont ces retrouvailles que le peintre Vincent a fixées par son tableau visible au château de Versailles, et que l'abbé Thomas a reproduit. C'est pour les commémorer que la fille de Sully, Marie-Catherine de Béthune, en présence du roi, planta ce chêne sous lequel nous nous sommes arrêtés pour conter son histoire.

Le roi resta cinq jours à Beuron. C'est pendant ce temps qu'il fit, dit-on, monter de Rosny un habitant renommé par ses bons mots ; il arriva pendant le souper.

« — Comment t'appelles-tu ? lui dit le roi.

« — Sire, je m'appelle Gaillard.

«— Ah! tu t'appelles Gaillard! Et bien, quelle différence y-a-t-il entre Gaillard et paillard?

«— Sire, répondit le paysan avec un malin sourire, il n'y a que la table entre les deux!

«— Ventre saint gris! dit le roi en riant, je ne croyais pas trouver si grand esprit en un si petit village.»

C'est là que le 19 mars au matin, les bourgeois de Mantes vinrent lui apporter les clefs de leur ville, et l'on connaît la réponse du Béarnais: «Messieurs de Mantes, je n'avais inquiétude de vous, car bons chiens reviennent toujours à leur maître.»

Ainsi le même arbre nous rappelle un bon roi, son grand ministre, une victoire de la légitimité du pouvoir sur les factieux, ennemis de l'État, le surnom historique des habitants de notre ville, et aussi la visite de l'Empereur d'Autriche Joseph II, frère de Marie-Antoinette, qui fit retourner son attelage d'un quart de lieue pour visiter cet endroit illustre (visite racontée par M^{me} de Genlis).

***

Nous aurons peut-être un jour la possibilité de conter l'histoire et les histoires d'autres arbres célèbres de notre région.

Qu'est-ce donc que ce «Poirier-Godard», à Boissy-Mauvoisin, près duquel furent abattus en combat aérien, par huit avions allemands, les deux aviateurs anglais inhumés au cimetière de Perdreauville? Et cette «Épine Marie» à Saint-Illiers-la-Ville?

Le Chêne du Mesnil-Guyon (4,80 m) peut contenir neuf personnes autour d'une table entre ses branches.

Le «Chêne Godon», à Blaru, rappelait le surnom appliqué par Jeanne d'Arc aux Anglais: «Quand bien même il y aurait 100 000 Godons de plus jamais ils ne prendront le Royaume de France.» Mais il n'existe plus d'arbre de ce nom.

Le Chêne de Monsieur, près Notre-Dame-de-la-Mer (5,36 m de tour), vit les Belges, en 1917, le présenter dans une revue jouée par eux au camp des grands blessés de guerre.

L'Arbre de la Liberté à Clachaloze, détruit par un incendie le 14 juillet 1965, fut-il témoin du combat de Caricané contre le Diable? Il avait été planté en 1848.

L'Orme d'Ambleville (4,76 m de tour), planté en 1440 par le sire de Mornay, abrita-t-il d'amoureuses rencontres dans les magnifiques jardins du château où se déroulèrent d'effrayants drames d'oubliettes en exécution de sentences prononcées sous son ombrage ?

L'Ormequiau Gros, entre Dennemont et Saint-Martin, vit-il la foudre tomber sur d'infortunés voyageurs ?

Le Vieil Orme (3,50 m de circonférence) du chemin de Saint-Cyr a peut-être entendu le ménétrier de Follainville interrompre la sarabande des sorcières de la Croix-Pernelle en jouant l'hymne de Saint-Jean-Baptiste.

La fraîche vallée de la Vaucouleurs abrite dans ses bois le château de Rosay, à la pimpante architecture Louis XIII, entouré d'un fort beau parc dans lequel les ressources de l'art des jardins à la française s'allient harmonieusement à celle de l'école romantique. Allées, pièces d'eau, statues et constructions diverses se complètent heureusement parmi de forts beaux arbres de haute futaie. Nous y avons salué le plus *gros chêne de ce parc*: 3,90 m au moins de tour (à 1,30 m); son fût, bien droit, donnerait 18 m de bille utilisable et il a bien plus de 30 m de haut. Il peut être contemporain de la construction, vers 1634, du château par Jacques Courtin, conseiller au Parlement de Paris. Louis XIV, au cours d'un séjour à Rosay, a pu passer sous son feuillage. À l'extrémité de ce parc était l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Corentin, fondée par Philippe-Auguste et dans l'église de laquelle fut inhumée, en 1201, sa troisième femme Agnès de Méranie. À gauche de la grille d'entrée du château de Rosay on voit deux jeunes *Sequoias Gigantea*, plantés en 1897 par M. Le Roy, père de l'actuel propriétaire. Leur circonférence est de 2,70 m (à 1,30 m). Il y a, à droite de la même grille, de beaux Cèdres.

Quels souvenirs rappelle l'If millénaire de Saint-Martin-des-Champs ?

Les « Chênes creux de Chederne » où, dit-on, sept cordonniers pouvaient y tirer leur alène, sont disparus, brûlés avec les épines qui les entouraient. Les abeilles, aujourd'hui, occupent l'emplacement de ce hameau.

Et le jeune Peuplier de la Victoire (2,10 m de circonférence) planté en 1921 en présence des enfants du Breuil-Bois-Robert, leur rappelle le souvenir des « poilus » de 1914-1918. Un autre peuplier (3,60 m) fut planté, en 1848, à Senneville, par les gardes nationaux.

Sur la côte de la Chartre, le « Gros Chêne » (4,96 m) de Gargenville, raconte à son jeune voisin, le relai T.V. 2e chaîne, les regrets du chemin des Romains qui n'est pas devenu la Route Napoléon.

Il reste encore beaucoup à connaître des arbres de notre région et de leurs relations avec les Hommes et les Faits, sans oublier leur bienfaisante influence sur le climat dont Buffon, dans les *Époques de la Nature*, s'était déjà préoccupé alors que le problème des espaces verts n'était pas posé avec son acuité actuelle.

Comme l'enseigne l'Arbre dont les racines puisent dans le sol et la cime s'élance vers le Ciel, comme le dieu gaulois aux Trois Fronts, il faut regarder le passé et le présent pour chercher ce qui préparera le bonheur des humains dans l'avenir. Que de bonnes volontés et de jeunes chercheurs puissent y trouver de grandes satisfactions et nous serons nous-même amplement dédommagé de notre peine en songeant que la semence n'aura pas été perdue !

Discussion : À propos de l'étymologie de Rosny, **Mme Basse de Menorval** donne les précisions suivantes :

Rosne : Butte, en celtique, bien que ce nom, en raison de sa terminaison, semblât d'origine latine.

Ex. : Rosny-sous-Bois (Seine) ; Rosny-sur-Seine (S.-et-O.) ; les buttes de Rosne (S.-et-O.) ; Rosnel (S.-et-O.), hameau situé au N.O. de Marines (même signification d'origine celtique).

On retrouve, en *bas-breton*, le mot Ros qui signifie également butte.

C'est à rapprocher de l'irlandais Roen, du gaélique Raon, de l'allemand Rain, qui signifient : levée de terre, butte, limite de champ et de forêt (orée d'un bois) ou même chemin correspondant.

Par une extension assez singulière, datant du XVIe-XVIIe s., on a donné aux ormeaux que fit planter Sully, marquis de Rosny, en bordure des routes, le nom de rosny ou rosne.

Les rosnes de Rosny-sur-Seine ont disparu définitivement au début du XXe siècle.

M. Poncelet rappelle ce que dit Armand Cassan dans sa Statistique de l'Arrondissement de Mantes (p. 110) :

> « Sully… fit entourer d'ormes les cimetières des campagnes et ces ormes plus tard furent appelés de son nom des rosnys par la reconnaissance du peuple. »